

Choisir les thèmes du Concours

Rose-Claire Schüle

Les trois premières éditions du Concours imaginées par Willien étaient basées sur la création littéraire.

Madame Schüle nous raconte :

« Il se berçait un peu dans l'illusion que tous les Valdôtains étaient de très bons auteurs et savaient faire du théâtre. Finalement, on a vu que c'étaient les enseignants qui travaillaient, les élèves n'étaient pas capables d'écrire des textes littéraires, il s'est rendu compte que ça n'allait vraiment pas. En plus les enseignants avaient la manie de faire du plagiat : ils prenaient des textes dans les almanachs et ne citaient pas les sources... On s'est rendu compte qu'il fallait faire autrement ».

Face à ce genre d'expérience, le dialectologue et l'ethnologue ont leur mot à dire, en voyant le potentiel caché...

Toujours Madame Schüle :

« Oui, d'ailleurs Willien était instituteur, il avait arrêté très vite l'enseignement... il n'avait pas de formation linguistique et ethnologique... il avait pris l'office de tourisme, mais il était un écrivain né lui-même et il ne se rendait pas compte que les autres ne l'étaient pas.

Ce qui reste, après toutes ces années, c'est l'impact culturel, mais aussi l'aspect scientifique pour la valeur des témoignages.

Petit à petit, on a réussi à faire comprendre aux enseignants qu'il fallait travailler pour les enfants et pas pour les enseignants. Si le thème leur plaisait, eux, enseignants, ils pourraient toujours faire des recherches à côté. Cela a été très important : les enfants ont volontiers fait la recherche, ils aimaient aller chez grand-papa et chez grand-maman : ils apprenaient beaucoup de choses... ».

CHOISIR LES THÈMES DU CONCOURS

Lorsque René Willien a décidé de lancer ce concours, avant de penser vraiment au choix des thèmes, il avait fixé pour lui et pour son travail un but : *recueillir et valoriser le patois et archiver les mots et expressions voués à disparaître*. Il savait bien sûr que l'essentiel pour faire comprendre et pour faire vivre le patois, c'était de le vivre dans le théâtre. Mais ses souhaits littéraires furent rapidement balayés. Nous en avons déjà parlé : il ne suffit pas de vouloir, la littérature n'est pas donnée à tout le monde, et encore moins à chaque classe scolaire. Que faire donc ? Il fallait trouver, à un moment où personne ne parlait encore ni de patrimoine immatériel, ni de concours interactif, ni de recherches "intergénérationnelles", une manière de proposer des thèmes aptes à intéresser les élèves. René Willien, précurseur, instituteur, profondément engagé, tenait avant tout à motiver les enfants, et pas seulement les enseignants, dans ses tentatives de sauvegarder le patois, les coutumes anciennes et les savoirs ancestraux. Pouvait-on par exemple offrir l'index d'un très bon livre d'ornithologie pour obtenir les noms des oiseaux ? Sûrement pas : la plus grande partie des oiseaux étaient inconnus en Vallée d'Aoste et donc donner une traduction mot à mot des quelques oiseaux connus par les institutrices et éventuellement par les enfants ne pouvait que mener inévitablement à un nouvel échec. Il fallait donc trouver une alternative aux simples questionnaires. Le thème donné devait s'insérer dans un cadre naturel accessible aux élèves et dans lequel les enseignants pouvaient les orienter. Il fallait aussi pouvoir faire préparer, par une personne compétente, le terrain de recherche et surtout l'élargir aux générations précédentes. Les idées de thèmes proposées par les enseignants étaient les bienvenues. Quelques essais révélèrent que des enquêtes trop socio-ethnographiques n'intéressaient pas le milieu concerné. Comme entre temps, les écoles enfantines avaient été créées en Vallée d'Aoste, il fallait des thèmes accessibles aux plus petits, ceux-ci ne pouvant s'exprimer que par le dessin.

Les thèmes les plus appréciés furent ceux DU BERCEAU À LA TOMBE, les enfants de tout âge aimant parler par exemple du baptême et des noces qu'ils avaient vécus. Fructueux aussi les travaux sur LES FÊTES CALENDAIRES, mais également la recherche de certains métiers disparus ou en voie de disparition. Les propositions venant des enseignants s'avèrent très utiles, d'autant plus que certains motifs très localisés étaient peu connus par l'ensemble du corps enseignant. De très beaux thèmes sortirent de l'ombre, comme la culture des châtaignes ou le travail du sabotier.

Lorsque peu à peu, les enfants patoisants se firent rares, l'apport fourni par quelques enseignantes, mais aussi par Lidia Philippot et surtout Alexis Bétemps, ouvrit maints horizons. Si, de longue date, le Concours Cerlogne n'était plus une compétition, il favorisait néanmoins une stimulation importante entre enseignants

et élèves. Le tout avait entre temps exigé l'établissement de régies d'écriture valables et lisibles pour les différents patois, mais aussi des propositions ethnographiques importantes. La possibilité de préparer des travaux selon d'anciens thèmes avait toujours été accordée. Pourtant, il serait probablement intéressant de reprendre officiellement certains d'entre eux, afin de permettre des comparaisons scientifiques entre deux époques.



Les Combes d'Introd, 21, 22, 23/5/1990 – Mme Rose-Claire Schüle

(photo P. Belley)

Les enseignants estiment que certains thèmes sont plus difficiles que d'autres, parfois certains sont plus actuels, aussi, donc plus faciles à insérer dans le programme et à faire accepter des enfants. Les enfants doivent être attirés par le thème ou en tout cas le thème doit pouvoir les séduire, mais à condition qu'il y ait la possibilité de trouver un lien entre leur vécu personnel quotidien et le thème à traiter.

Globalement les enseignants perçoivent un décalage entre les thèmes proposés et la manière de construire la grille, d'un côté, et la réalité dans laquelle plongent les enfants, de l'autre : selon eux la conception de ceux-ci est trop éloignée de la réalité contemporaine et s'harmonise difficilement avec les programmes scolaires. Ils nous ont suggéré quelques idées : *l'alimentation et le lien à la terre*, ou *les relations avec les animaux et le territoire*. Ces thèmes

pourraient à leur avis susciter plus d'intérêt auprès des enfants et rendre plus significative l'expérience de l'enquête qui est certainement une activité très enrichissante pour les classes.

Un autre thème suggéré par les enseignants : *jeux et jouets*.

En outre, les enseignants ont rappelé à maintes reprises au cours de l'enquête l'importance de les aider à développer une *réflexion sur le francoprovençal* (qui le parle ? pourquoi ?), ce qui pourrait permettre de stimuler les enfants sur la culture valdôtaine et de les habituer à prêter plus d'attention au monde qui les entoure.

Un autre filon à exploiter, selon les enseignants : *l'étude du territoire et de l'environnement*, étant donné qu'on ne fait plus d'étude du milieu. Certes, il y a les JOURNÉES DE LA CIVILISATION, c'est assez satisfaisant à leur dire, mais si on pouvait relier tout cela et regrouper les énergies pour véhiculer le maximum de connaissances, les enfants progresseraient encore mieux.

Il y a en effet un problème récurrent dans toutes les écoles : les enfants ne connaissent plus le milieu où ils vivent. Sans parler de la Vallée d'Aoste, ils ne connaissent rien à leur village, à leur commune, avec toutes les implications d'ordre cognitif et psychologique que cela comporte sur le plan du développement de la personne, car ne pas connaître le milieu où l'on vit pour un enfant signifie, selon les experts, être faiblement exposé à la réalité naturelle qui nous entoure et dissocier d'une manière suspecte la communauté d'appartenance du lien au territoire, à savoir être plus projeté dans le virtuel et dans le mental que dans le corporel et dans l'émotionnel. Pourquoi ne pas choisir alors toutes les années une commune (la commune désignée pour la future édition du Concours Cerlogne, par exemple) et travailler sur cela, afin de se préparer au déplacement le jour de la fête et d'acquérir quelques *connaissances sur les localités valdôtaines*, en imaginant peut-être quelques sorties en cours d'année scolaire, pour rencontrer des habitants, pour écouter leur parler, pour voir le paysage ?

Il y a une idée pernicieuse qui circule dans le Concours, un regard un peu figé sur notre civilisation, l'idée que ce qui en faisait la spécificité n'existe plus ou en tout cas de moins en moins... D'autre part, les notions d'"authentique", de "tradition" et de "civilisation valdôtaine" mériteraient un approfondissement. Le Concours semble parfois inviter tout le monde à dénicher le pittoresque sur place, le pittoresque dans un temps révolu, alors qu'il serait très stimulant de faire surgir une réflexion sur le présent, peut-être par le biais d'une démarche comparative entre deux ou plusieurs générations, mais pas dans l'optique d'opposer une civilisation accomplie et des restes, plutôt en comparant deux moments d'une civilisation, ou deux civilisations, en tenant compte des différentes dynamiques qui les travaillent.

Il y a des rites mondialisés de nos jours. Toutefois il y a des différences qui subsistent ou qui se reforment dans l'humus local. On peut s'interroger là-dessus.

En 2010, le thème était LES RITES DE PASSAGE. Dans une école maternelle, il a été choisi de travailler sur les premières phases de la vie, les plus proches de l'expérience des enfants entre 3 et 6 ans : *la grossesse, la naissance et le baptême*. Les enseignantes regrettent que les grands-parents des enfants ne soient pas assez âgés pour témoigner de quelque chose de vraiment différent : ils sont nés après les grands changements ou tout au plus à cheval de la période charnière, mais ils n'ont pas retenu grand-chose de ce temps révolu, vu qu'ils ont laissé tout ce monde derrière eux. Alors, afin de préparer un travail satisfaisant, c'est l'enseignant qui mène l'enquête auprès de ses propres parents ou grands-parents.

LES JOURNÉES D'INFORMATION

Certains enseignants sont des participants assidus aux *Journées d'Information*. L'utilité de ces Journées réside évidemment dans la partie informative qui y est diffusée, dans la présentation de la grille du prochain Concours, dans la confrontation avec les collègues et dans les liens qui se créent avec les experts qui d'année en année se relaient pour préparer le Concours et fournir un soutien aux enseignants.

Aussi, ajouterions-nous, dans la précocité par rapport au calendrier scolaire, ce qui permet de s'organiser de manière conséquente et d'être prêt à l'occasion, dès la rentrée scolaire.

Par contre, certains enseignants n'ayant pas participé aux Journées d'Information avouent avoir reçu la grille du Concours rien qu'au mois de mars. Sur la véridicité de cette affirmation que nous n'avons pas su vérifier, nous ne pouvons pas nous exprimer, mais il est certain qu'on constate une grande diversité dans la manière d'affronter le Concours d'une école à l'autre.